

les poches

roman

De beaux jours à venir **

MEGAN KRUSE

Toutes les filles sont amoureuses de Jackson, et sa sœur Lydia les comprend : il est si beau. Mais, au contraire des autres filles, elle sait que Jackson est homosexuel et que trouver sa place dans la société d'une petite ville ne sera pas facile. Leur mère, Amy, tente d'échapper à un mari violent et de sauver les enfants. Pas simple non plus. Entre dérive et volonté de reconstruction, trois vies sont décrites par trois voix puissantes et fascinantes. P.My Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Héroïse Esquié, 10/18, 360 p., 8,10 €

nouvelles

T'en souviens-tu, mon Anaïs ? **

MICHEL BUSSI

Dans des formats courts, Michel Bussi parvient aussi à intriguer son lecteur. Le doute s'installe, la chute surprend. À quatre reprises, l'auteur imagine une situation dans laquelle le récit peut basculer dans l'incompréhension ou dans le fantastique. Mais les fils des récits finissent par conduire du côté de la logique, si étonnante soit-elle. Le mystère ne puise pas ses sources dans le surnaturel, il est construit sur un raisonnement sans faille. Alors qu'on a cru tomber dans un gouffre. P.My Pocket, 304 p., 6,95 €, ebook, 9,99 €

roman

Sporting Club **

EMMANUEL VILLIN

À défaut d'avancer dans un projet de livre avec Camille, cinéaste qui a accepté de raconter sa vie mais se défile sans cesse, le narrateur passe du temps à la piscine du Sporting Club. Nage, glande, regarde passer les avions. À la fin, il s'envolera aussi, passant au-dessus du Sporting. Un tour pour rien, des jours creux mais l'écriture compense, transforme une vaine attente en réflexion sauvage sur la vie, l'amour, le travail. Et on sort enchanté de ce livre bref à la présence envahissante. P.My Folio, 152 p., 6 €

science-fiction

La plaie ***

NATHALIE HENNEBERG

Excellente idée de L'Atalante de ressusciter ce joyau de SF française, poétique, lyrique et épique paru en 1964 au célèbre Rayon fantastique. La Plaie se passe en 3000, une force ténébreuse s'est emparée de la Terre pour la plonger dans la terreur. C'est la Plaie. Il y a des agents noirs et des mutants qui les affrontent. J.-C. V. L'Atalante Poche, 505 p., 10 €

roman

Théa ***

MAZARINE PINGEOT

Le dixième roman de Mazarine Pingeot n'est pas un long fleuve tranquille. Il y a des remous, beaucoup, dans cette histoire d'exil et d'amour. C'est en ça qu'elle passionne. Il y a des secrets, et des interrogations. C'est en ça qu'elle fait réfléchir. Un livre riche en thèmes et en débats. J.-C. V. Pocket, 320 p., 7,40 €

premier chapitre

LE SOIR

Grâce à « Premier Chapitre », vous pouvez lire le premier chapitre des livres dont parait Les Livres du Soir sur le site plus.lesoir.be

Véronique Sels a donné un cerveau aux seins



roman

La ballerine aux gros seins

**

VÉRONIQUE SELS

Arthaud

233 p., 17 €

ebook 11,99 €

Il y avait l'écriture à l'estomac de Julien Gracq. Il faut compter maintenant avec l'écriture au téton de la Belge Véronique Sels. Dans *La ballerine aux gros seins*, il n'y a pas que la narratrice, Barberine, qui raconte : la parole est aussi donnée à Dextre et Senestre, les deux seins qui, d'une même voix ou presque, s'opposent à l'esprit de celle qu'ils, les seins, appellent l'hôtesse. Car Barberine n'aime pas ses seins, et c'est un euphémisme.

La grande ambition de Barberine, dès qu'elle fut embryon, c'est d'être ballerine. Elle se bat pour le devenir, suit des cours, travaille, sue, souffre. Se tient droite, verticale, pour pouvoir sinuer à l'aise, maître de son corps. Mais Barberine est rattrapée par ce corps : les mamelons durcissent, les aréoles grandissent, les globes forçissent, les seins se dressent. Et ils sont gros ! Ce qui la handicape, voyez la poitrine menue des danseuses. Alors elle ne cesse de vouloir les cabrer, ces protubérances, elle les serre dans des bandes Velpeau, elle se prive de nourriture pour les anémier, elle recourt à la chirurgie esthétique.

Pauvres seins, ainsi bridés du plaisir de vivre pleinement leur vie. On a envie de les libérer, de les cajoler, d'autant que, les amants de Barberine sont formels : elle les a généreux mais beaux. Dextre et Senestre ne se privent pas de clamer leur envie de li-

berté, leur désir de chaleur humaine, leur besoin de caresses. Et Véronique Sels leur donne la parole. C'est la belle originalité de ce roman. À chaque chapitre narré par Barberine répond un autre raconté par les deux autres. C'est drôle et dramatique à la fois. Parce que l'opposition est grande : c'est le combat entre l'esprit et le corps. Ce

foutu corps qui ne répond pas aux injonctions de l'esprit. Ce maudit esprit qui ne comprend pas les aspirations de cette partie sensible du corps.

« Je voulais en finir avec cette dualité qui est devenue très classique. Celle de Descartes : le corps et l'esprit s'opposent, explique Véronique Sels. Mon roman veut

montrer que corps et esprit sont indissociables, même si je les fais parler en opposition. Que ce combat est stérile, que cette dualité reste très toxique : dans la société contemporaine, on considère le corps comme un objet marchand, on voit nos propres organes comme des sacs Vuitton, comme des objets fonctionnels... Et pour cela, je fais parler un corps pensant. J'ai donné un cerveau aux seins. »

Comme un clavecin

À la fin du livre, le problème n'est cependant toujours pas totalement réglé. Barberine a fait l'expérience de la maternité et de l'allaitement et elle continue à danser, à enseigner la danse aux petits, à créer des chorégraphies. Elle veut sans doute encore faire exploser des seins, sous forme de ballons, mais c'est de la catharsis. « Barberine a compris que, par la création, elle peut transcender ce conflit, reprend Véronique Sels : il y a tentative de réconciliation. »

Dans ce roman, on entre dans le monde de la danse, de Maurice Béjart à Trisha Brown et de Bruxelles à New York, et c'est passionnant. On entre aussi dans les méandres de l'anatomie avec un vocabulaire précis, et c'est parfois un peu lourd. L'écrivaine s'en défend. « La vérité des seins est biologique. J'ai essayé de transmettre des connaissances réelles sur le corps. Dans leur expression, je ne voulais pas tomber dans la trivialité : on peut vite plonger dans le grand-guignol des nichons. Je leur ai donné un lexique plus ancien, très XIX^e, comme une voix de clavecin dans la musique d'aujourd'hui. Pour leur offrir un sérieux qu'on ne préjuge pas pour eux. »

JEAN-CLAUDE VANTROYEN



Véronique Sels ne joue pas les Tartuffe : elle fait parler les seins. © ASTRID DI CROLLANZA.

Lila et Elena, les amies prodigieuses

Le dernier volet de la tétralogie d'Elena Ferrante est paru en français



roman

L'amie prodigieuse

IV. L'enfant perdue ***

ELENA FERRANTE

Traduit de l'italien

par Elsa Damien

Gallimard

560 p., 23,50 €

ebook 16,99 €

Le mystère Elena Ferrante fascine toujours la presse. Forcément : *L'amie prodigieuse*, dont le quatrième et dernier volet paraît en français, est un immense succès international, et on ne connaît qu'un nom de plume, sans savoir qui se cache derrière. Les lecteurs s'en moquent un peu et ils attendaient *L'enfant perdue* avec une telle impatience que quelques libraires auraient, raconte-t-on, cédé à la tentation de les servir avant la date officielle de mise en vente – c'était jeudi.

Pendant ce temps, l'enquête continue. Après Claudio Gatti qui, en 2016, avait scruté le compte en banque d'Anita Raja, traductrice, pour conclure qu'elle devait être Elena Ferrante, Pierre de Gasquet, grand reporter aux *Échos*, a proposé une autre version le week-end dernier. Pour Maria Ida Gaeta, directrice de la Maison de la littérature de Rome, Elena Ferrante est un homme : Domenico Starnone, le mari d'Anita Raja. Quelle que soit la vérité, Elena Ferrante tiendra désormais une chronique hebdomadaire dans le supplément week-end du quotidien britannique *The Guardian*.



La piazza San Domenico, dans ce Naples qui est plus qu'un décor chez Elena Ferrante. © D. R.

Il n'empêche que les avis divergent, pas seulement sur l'identité réelle de la supposée romancière : la qualité du roman est aussi débattue. Mais c'est un revers habituel pour tout best-seller qui semble perdre en authenticité au fur et à mesure que les chiffres de vente augmentent. Et ceux-ci devraient encore s'améliorer quand sera diffusée, à l'automne, la série télévisée réalisée par Saverio Costanzo d'après *L'amie prodigieuse*.

Lila est un modèle pour Elena, mais inaccessible

Et le livre, alors ? Car, au fond, il n'y a que cela qui nous intéresse. Comme tout lecteur attaché depuis le début aux amies Lila et Elena, nous avons hâte de savoir comment cela se termine – mais on évitera de vous le dire, pas question de gâcher le plaisir.

Plaisir : le mot est lâché. Un

an après avoir mis de côté la longue histoire, on y replonge avec, tout de suite, une confortable familiarité. Il n'était pas possible d'oublier les deux formidables personnages que sont ces femmes liées indissolublement par leur passé commun autant que par des différences qui les conduisent à confronter sans cesse ce qu'elles étaient, ce qu'elles sont, ce qu'elles pourraient devenir.

Impossible aussi de ne pas ressentir la forte présence de la ville de Naples, où tout a commencé et où tout finira peut-être. Avec ses classes sociales qui vivent à l'écart les unes des autres, ses troubles liés à des trafics en tout genre mais où la drogue prend de plus en plus de place, l'ambiance singulière des années 80 qui résonnent encore des attentats et des conflits idéologiques.

Elena, devenue écrivaine, est une figure du monde intellec-

tuel. On l'écoute, elle commente l'actualité, elle met ses idées de liberté en pratique dans sa vie privée. Mais elle continue à observer comment Lila, décidément la plus douée des deux, se retranche dans une attitude radicale : elle n'a jamais quitté Naples, n'a jamais écrit, ne revendique que d'être elle-même. Lila est, au fond, un modèle pour Elena, mais inaccessible : « D'après moi, Lila était dotée de clairvoyance, un don que je lui attribuais toute la vie, et je n'avais aucun mal à l'avouer. »

La contradiction fondamentale entre les amies repose sur l'écart, le gouffre, entre les apparences : Elena réussit, Lila rate – et est frappée par un malheur que le titre du quatrième tome évoque. En réalité, elles éprouvent l'une et l'autre tout le contraire et vivent dans une compétition qui ne dit jamais son nom. Elle se cache derrière

L'AUDIOLIVRE

Marina Moncade lit Ferrante avec talent

Gallimard fait fort en sortant l'audiolivres en même temps que le livre. Les lecteurs numériques, papier, audio sont ainsi placés sur un pied d'égalité, et c'est tant mieux. D'autant que Marina Moncade lit la fin de la saga de Ferrante avec talent. On est happé par sa voix et on suit avec émotion et fièvre les aventures d'Elena et Lila.

J.-C. V.



L'enfant perdue

ELENA FERRANTE

Lu par Marina

Moncade

Gallimard

Écoutez Lire

2 CD, 16 h, 21,99 €

les nuances de la langue, tantôt le dialecte avec ses mots directs, orduriers, tantôt l'italien plus policé, nuancé. Quand Elena cherche à obtenir une vérité de Lila, celle-ci lui répond en italien : « Elle avait recours à l'italien comme à une barrière et je cherchais à la pousser vers le dialecte, notre langue de la franchise. Mais alors que son italien était traduit du dialecte, mon dialecte était de plus en plus traduit de l'italien, et nous parlions toutes deux une langue factice. »

L'exploration de la sincérité et du mensonge dans une relation aussi intime est probablement le grand projet d'Elena Ferrante dans *L'amie prodigieuse*. Elle en a visité toutes les facettes. Et on a vraiment aimé ça.

PIERRE MAURY